



la bande dessinée animalière

## la constellation des chats

par Vincent Baudoux

dimanche 4 juillet 2010

**[janvier 2006]**

**Peut-on imaginer la bande dessinée sans ses chats ? Après tout, sans l'acharnement de William Randolph Hearst, magnat de la presse américaine au début du vingtième siècle, la série Krazy Kat d'Herriman, qui initie toutes les autres sur ce thème, était condamné car de peu de portée commerciale.**

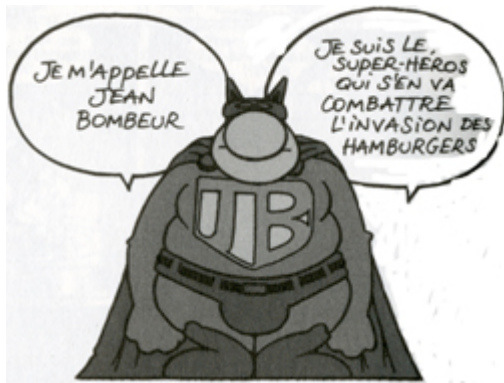
Cela se comprend, tant la grande idée de *Krazy Kat* est parallèle à celle de l'art pictural de son époque : se passer de la représentation rigidifiée par ses conventions de temps, de lieu, d'action. Il n'est donc pas étonnant que Picasso en fut l'un des plus fervents admirateurs. Le parallèle ne s'arrête pas là, car autant Picasso est curieux de l'art nègre, autant Herriman témoigne de respect pour les cultures et les signes graphiques des Navajos et des Hopis, en même temps qu'il intègre le graphisme des panneaux d'affichage et des premiers billards électriques ! Si la narration se résume presque au triangle Ignatz Mouse (la souris), *Krazy Kat* et Officer Pupp (le gros chien), elle se nourrit de paradoxes et d'inversions tant il est impossible de comprendre si, entre les protagonistes, il s'agit d'amour ou de haine, et si la brique lancée par Ignatz à la tête de Krazy est douceur ou douleur. Il en va de même de l'instabilité du langage, qui emprunte à toutes les sources et superpose les registres, du phonétisme à l'argot hispanique, par exemple. Herriman touche ici à l'un des fondements de la bande dessinée qui saute souvent, sans choisir, du mode spatial au mode verbal et inversement.



Lorsqu'il deviendra sexuellement mature, Jo imitera Slowburn, de Franquin et Gotlib, soixante vignettes d'une partie de pattes en l'air intensives, se terminant en caricature de revendication féministe. Il faut évoquer cette lignée de chats qui s'embourgeoisent au contact des « Golden sixties », *Poussy*, *Chaminou*

(flic d'un ordre végétarien), *Pantoufle*, dont le nom est déjà tout un programme. Ils sont célibataires, sans doute castrés. Dans cette veine, le pompon revient cependant à *Garfield*, plus récent, matou gras, heureux, imbécile, logé, nourri, chauffé et blanchi, ravi à l'idée de ne rien faire, qui reçoit le luxe au quotidien sans qu'il ait à le demander ni à se battre pour l'obtenir. Pour le dire en deux mots : irresponsable et infantilisé.

Un chat qui serait comme un coq en pâte, à l'image du consommateur gavé que nous aspirerions tant à devenir, ce qui explique sans doute son succès, Siné a tout osé, bien servi par les circonstances, tout le monde n'ayant pas la chance d'avoir sous la main le général de Gaulle et mai 68 ! Il nous a appris qu'aucun tabou ne doit être épargné, que l'on peut et que l'on doit affronter de manière enragée la politique, la religion, la magistrature, les femmes, les corps institués, la famille, le travail, la patrie, les patrons, la police, la justice, l'armée, le sentiment amoureux, ou le sexe (qu'il transforme en pornographie), les handicapés mêmes. Un vrai jeu de massacre, et tant pis pour la censure ou les procès pour outrages, car tel est le prix de la liberté. Siné apporte aussi sa Portée de chats, soit l'intrusion de la langue (sans jeu de mots), dans un monde verbal indissociable des images.



Ces séries reprennent au *Krazy Kat* l'idée d'un même scénario décliné en une multitude de variations inattendues qui convergent vers une chute par avance connue, et à Felix le goût des métamorphoses des corps et des objets, l'un n'étant d'ailleurs pas exclusif de l'autre. Ces nouveaux chats se réapproprient la cruauté naturelle des chats et des souris, qui s'inverse souvent. Ils sont propulsés en cela par le médium, puisque celui-ci permet, en combinant vitesse et animation, de nier les certitudes et les lois de la physique, l'entropie, même la mort, au point que l'on devrait souvent parler d'un cinéma de réanimation ! Dans ce cadre, il faut accorder une mention spéciale à *Itchy et Scratchy*, le chat et la souris locataires de la série Les Simpson. La violence y est encore montée d'un cran : il ne s'agit plus seulement de se défendre dans un monde où les valeurs traditionnelles dont plus cours, mais où toutes les relations sont à réinventer à partir de la lutte pour la vie, la survie. La « Nature », instinctive, brimée par une « Civilisation » déboussolée, revient à ses origines, sauvages.

Voilà qui expliquerait le retour des chats depuis un siècle, depuis que, au quotidien, et même sous des airs charmeurs et libéraux, l'image du prédateur réinvestit notre imaginaire collectif. A vrai dire, la bête n'a jamais cessé de ramper. Edmond Calvo l'avait bien compris en dessinant *La Bête est morte !*, sur un scénario de Victor Dancette. Il y raconte la Seconde Guerre mondiale par le biais de protagonistes qui seraient des animaux, les Français des lapins, les Anglais des bouledogues, les Russes des ours, les Américains des bisons, les Japonais des singes et les nazis des loups, etc. Ces loups sont une parenthèse dans l'œuvre de Calvo, car avant et après, il dessine beaucoup de chats. Moustache, flanqué de Trotтинette et de Coquin, avec, bien entendu, l'un ou l'autre méchant, pas bien terrible et ridicule, comme l'est Coupendeux. Même si Moustache et Trotтинette et *Krazy Kat* ont peu de points communs, Calvo savait-il qu'il revenait sur le trio imaginé par Herriman, faisant d'un chat, d'une souris et d'un chien les héros d'un petit monde féérique et détaché des choses du temps ?

